

Georg Lukács

*Deux romans venus de  
l'Allemagne de Hitler.*

1942

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :  
*Zwei Romane aus Hitlerdeutschland* (1942).

Il occupe les pages 97 à 102 du recueil : Georg Lukács, *Schicksalswende*, [Tournants du destin] Berlin, Aufbau Verlag, 1956. Cette édition se caractérise par une absence complète de notes et de références des passages cités. Toutes les notes sont donc du traducteur.

Cet essai était jusqu'à présent inédit en français.

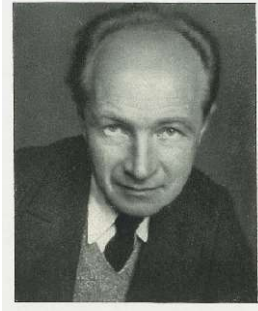
GEORG LUKÁCS. DEUX ROMANS VENUS DE L'ALLEMAGNE DE HITLER.



A handwritten signature in dark ink on a light-colored background. The signature reads "Georg Lukács" in a cursive script.

Georg Lukács (1885-1971)

## Ernst Wiechert (1887-1950)



Son attitude à l'égard du national-socialisme fut celle de la résistance passive, de l'« émigration intérieure », théorisée dans la revue *Das Innere Reich* [Le Reich intérieur] de son ami Mechow. Il est interné quelques mois à Buchenwald en 1938, et relâché à la condition qu'il ne porte plus d'attaque contre le régime.

Ses romans les plus connus sont *Les enfants Jérôme* (1945-1947) et *Missa sine domine*. (1950)

*Die Majorin* (1934) La " Commandante " est une veuve qui vit altière et secrète sur ses terres de Prusse Orientale. Elle administre avec autorité son domaine et elle s'entend aussi à dominer, en elle-même comme chez les autres, la servitude des passions. Mariée à la hâte au sortir de l'enfance, elle n'a connu de la vie que des déceptions. De retour de captivité en Afrique, Michel, enfant du pays, a perdu la mentalité des civilisés. De ce nomade, de ce révolté, la Commandante décide de faire un être nouveau. Au cours de cette difficile réadaptation, un sentiment profond naît entre ces deux êtres que les conventions séparent. La tentation est grande pour la Commandante de connaître enfin un amour véritable. Pourtant, en définitive, un double renoncement permettra à Michel et à la Commandante de rester dignes l'un de l'autre. Cette œuvre, pleine de force et de tact, où l'inexprimé compte beaucoup, est l'une des plus belles œuvres d'Ernst Wiechert.

## Karl Benno von Mechow (1897-1960)



Après la guerre de 14, il s'installe comme agriculteur et commence à écrire des livres d'orientation conservatrice. À partir du milieu des années 30, il souffre de symptômes maniaco-dépressifs et fait plusieurs séjours en hôpital psychiatrique.

De 1934 à 1938, il édite la revue nationale-conservatrice *Das Innere Reich*.

*Vorsommer* raconte l'histoire d'Ursula, une jeune fille que sa mère, veuve de guerre, envoie en vacances à la campagne. Elle y voit les beautés de la nature, mais y découvre aussi un monde de cruauté. Elle y rencontre Thomas, le garçon de la ferme, lui-même ancien militaire, avec lequel elle effectue des promenades en forêt. Mais les sentiments naissants n'aboutiront pas, Ursula s'enfuit lorsque Thomas devient trop pressant. Elle retournera à la ville, après avoir découvert les forces motrices secrètes de la vie, la simultanéité de l'espoir et du malheur, qui composent la vie dans sa perfection. La célèbre résistante allemande Sophie Scholl aurait beaucoup aimé ce livre.

## Deux romans venus de l'Allemagne de Hitler.

La propagande fasciste se présente sans cesse avec la prétention de représenter le peuple allemand, d'être la voix du peuple allemand. Chacun sait que c'est là l'un des nombreux mensonges de Goebbels et consorts. Néanmoins, – dans les conditions de la terreur fasciste, aggravée par la « guerre totale »<sup>1</sup> – il est difficile de percevoir les voix contraires. Ce n'est que très rarement que l'insatisfaction à l'égard du système de Hitler, l'incroyance à la possibilité de sa victoire, l'indignation au sujet de ses méthodes se condensent en une action, ne serait-ce même qu'en une expression nettement perceptible.

C'est par là que les expressions indirectes gagnent en significativité.

J'ai devant moi deux romans de caractères différents et de valeurs différentes : Ernst Wiechert, *Die Majorin*, et Karl Benno von Mechow, *Vorsommer* [pré-été] (les deux chez l'éditeur Albert Langen/Georg Müller, Munich). Quand ces livres ont été écrits, cela n'est pas visible. En tout cas, les deux ont été édités pendant la guerre, certes avant l'attaque prédatrice contre l'Union Soviétique, dans une série destinée à l'export, *Écrivains allemands d'aujourd'hui*. Ce fait justifie à nos yeux que nous voyions dans ces livres quelque chose qui soit considéré comme symptomatique de la littérature allemande d'aujourd'hui.

Artistiquement et idéologiquement, les deux livres sont différents. Le récit de Wiechert, en dépit d'un symbolisme désagréable par endroits, est le meilleur des deux. Ses personnages sont beaucoup plus nettement et sûrement

---

<sup>1</sup> Au palais des Sports de Berlin, le 18 février 1943, Joseph Goebbels, appelle l'Europe à la "guerre totale" contre le bolchevisme.

définis, figurés avec une psychologie plus authentique que du *Vorsommer* de Mechow. À cela s'ajoute que chez Wiechert, une pensée plébéienne se révèle toujours et encore qui fait apparaître les types de la classe supérieure allemande comme médiocres ou à demi comiques, et ne reconnaît parmi eux que des phénomènes exceptionnels, et parmi eux l'héroïne-titre. Le mode d'exposition de Mechow se situe en revanche à la limite de la simple littérature de distraction, et dérive même parfois dans un kitsch sentimental. La faiblesse principale artistique et idéologique de ces deux livres réside dans l'idéalisation idyllique de la vie campagnarde. C'est là que s'exprime spontanément l'opinion conservatrice des deux auteurs.

Par les éléments plébéiens, ce conservatisme prend chez Wiechert un accent paysan accessoire, tandis que chez Mechow, les ouvriers agricoles ne sont vus et évalués que du point de vue du propriétaire foncier. Ce conservatisme des deux auteurs, cette dépendance à demi-mystique à la terre, cette conception qu'ils ont que seule la vie campagnarde serait une vie véritablement humaine, est une affinité des deux auteurs avec l'idéologie fasciste qui s'exprime tout au moins dans le négatif. Il faut certes immédiatement souligner que les autres composantes spécifiques de cette idéologie, « le sang », la théorie de la race, n'apparaissent pas du tout mentionnées dans les deux livres.

Par-dessus tout, ce qui est le plus frappant dans ces deux livres, c'est ce qui leur manque : la présentation d'un segment de la réalité allemande à un *instant précis* de l'évolution socio-historique. Les deux livres fournissent un tableau réaliste détaillé d'une petite section de la vie allemande ; les deux décrivent ce milieu totalement « hors du temps ». Cela veut dire que l'on peut bien clairement déduire de l'exposé des deux auteurs que leurs récits se déroulent dans l'Allemagne

d'après-guerre, mais même par l'examen le plus méticuleux des allusions discrètes, on en peut pas élucider si l'on pense à l'Allemagne de la République de Weimar ou à celle de l'hitlérisme. Il n'y a aucune critique ou polémique dirigée contre le système de Weimar, tout aussi peu qu'une allusion au mouvement fasciste ou même au système fasciste. Sauf une allusion de Wiechert (le héros, revenant d'une captivité en France après la guerre impérialiste, a été éloigné 20 ans de son pays) pourrait faire conclure que le récit se déroule déjà sous Hitler. Chez Mechow, même une telle indication fait défaut.

Cela pourrait être conçu comme une intention « purement artistique » ; comme une universalisation humaine de conflits moraux telle que, vu de cette hauteur, il n'y aurait aucune différence visible entre la démocratie de Weimar. Mais même si cela n'était vraiment qu'une orientation « purement artistique » elle contredirait diamétralement toutes les injonctions de la politique fasciste en littérature. Une telle volonté artistique est en tout état de causes pour le moins une *fuite* : un évitement de deux auteurs devant la politisation de la littérature exigée par le fascisme.

Cette fuite devant les exigences du régime fasciste à l'égard de la littérature apparaît dans ces deux romans sous un éclairage d'autant plus crû que leur *thématique* concerne un problème crucial de l'idéologie fasciste et donne à ce propos une réponse artistique qui ne correspond absolument pas aux prescriptions fascistes. Il s'agit des répercussions morales humaines de la guerre impérialiste de 1914-1918. L'idéologie fasciste parle là d'« expérience du front », c'est-à-dire du renouveau de l'homme allemand par la guerre mondiale. Franz Schauwecker par exemple, un écrivain et pas un propagandiste ordinaire de l'hitlérisme formule cette « expérience vécue du front » de la manière suivante : « Derrière nous, il y avait toujours le chaos de la fin sans qu'on en tire

les fruits ; devant nous se dressait le chaos d'une nouvelle floraison... À cet instant, qui était décisif pour toute notre vie, l'homme allemand été retrouvé ». <sup>2</sup>

Aussi bien Wiechert que Mechow mettent au cœur de leur intrigue des hommes qui ont vécu toute la guerre mondiale. Leur sujet est donc également l'« expérience du front ». Chez les deux toutefois, – et chez Wiechert d'une manière beaucoup plus sérieuse que chez Mechow – la participation à la guerre ne signifie pas un renouveau, mais au contraire une confusion, une désorientation morale, jusqu'à un désespoir sans issue. Leurs hommes ne connaissent pas de nouveau chemin par suite de la guerre, mais ils doivent au contraire lutter durement pour, après la guerre, en surmontant ses conséquences morales, pouvoir, tant extérieurement qu'intimement, retrouver l'*ancienne* vie.

Chez Mechow, il ne s'agit que de surmonter un pessimisme de l'état d'esprit fondamental, une confusion générale des émotions et de l'échelle de mesure humaine du sentiment et de l'action. Wiechert donne une variété plus riche et plus profonde des conséquences humaines de la guerre. Le vieux paysan Fahrenholz, qui a perdu ses fils à la guerre se réfugie dans la folie : le valet Jonas, dont le petit frère a été assassiné, trouve également son équilibre dans une forme de bizarrerie ; la commandante, dont le mari est tombé et dont le fils déchoit moralement dans le temps d'après-guerre, se crée une vision du monde faite de résignation active. Michel, le héros proprement dit du roman, revient au pays, de la guerre et de captivité, totalement perturbé. Lui-même reconnaît « qu'il y a

---

<sup>2</sup> Franz Schauwecker, (1890-1964) officier, écrivain et un publiciste allemand, figure de la mouvance national-révolutionnaire de la Révolution conservatrice allemande. En 1933, il prête serment de fidélité à Hitler, et ses œuvres sont largement diffusées durant le Troisième Reich. Il ne deviendra toutefois jamais membre de la NSDAP. Il cesse d'écrire après la guerre.



dans le cœur des hommes bien des choses malfaisantes, comme la mauvaise herbe qui envahit un champ. Et si pendant vingt ans, vous n'arrachez pas la mauvaise herbe, votre champ est perdu. »<sup>3</sup> Son vécu de la guerre est en conséquence l'expérience morale de ce qu'il est facile « de faire le mal, et difficile de faire le bien ». <sup>4</sup> Le roman d'éducation qu'il traverse se focalise donc sur le fait de retrouver cet équilibre entre le bien et le mal qu'il a perdu pendant la guerre et en captivité.

Le lecteur le voit : la problématique artistique est à l'opposé de la conception fasciste des suites de la guerre mondiale écoulée. Et c'est pourquoi il n'est pas surprenant que la réponse artistique au problème prenne des chemins également opposés à ceux que prescrit l'idéologie du fascisme. Celle-ci considère le mouvement fasciste comme l'apogée qui synthétise cet élan moral et spirituel par l' « expérience du front ». Nous restituons cette conception par la formulation d'un écrivain, pas celle de la propagande nazie officielle. Rudolf G. Binding <sup>5</sup> écrit à son fils dans une exhortation à la guerre : « Mais la communauté, ton père et les pères de tes concitoyens l'ont, pour la première fois, vue et combattu pour elle sur les champs de bataille de la grande guerre, puis ils ont dû la voir à nouveau perdue, jusqu'à ce qu'*un seul* de ces combattants, après de rudes années d'impuissance et d'abaissement, a provoqué un réveil irrésistible par lequel votre peuple s'est relevé. »

Wiechert et Mechow chez qui, comme nous l'avons vu, l'« expérience du front » joue un rôle négatif, ne connaissent

---

<sup>3</sup> Ernst Wiechert, *La commandante*, Trad. Paule Hofer-Bury, Carrières sur Seine, Éditions à vue d'œil, 2002, p. 147.

<sup>4</sup> Ibidem, p. 79.

<sup>5</sup> Rudolf Georg Binding (1867-1938), écrivain de la révolution conservatrice de l'Entre-deux-guerres en Allemagne.

ni la décadence par la démocratie de Weimar, ni l'« élan » par Hitler et le fascisme. Il s'agit chez eux de ce que cet abandon moral individuel qui a déclenché chez leurs héros la participation à la guerre mondiale soit résolu *individuellement*, en un sens positif, par des relations d'échange avec des *individus*. Il n'est jamais expressément question d'une communauté au sens du fascisme.

Chez Wiechert, l'équilibre peut être atteint lorsque son héros retrouve un « cœur pur » ; chez Mechow, l'impatience d'un pessimisme nerveux, sans but, d'une méfiance nihiliste à l'égard du monde et des hommes, doit être surmonté. Chez les deux, cette œuvre d'éducation à l'ordre, à l'insertion dans la réalité d'après-guerre telle qu'elle est (à laquelle, comme il faut encore une fois le souligner, il manque toute trace du fascisme) est accomplie par l'influence humaine d'une femme. Mechow livre une histoire d'amour par endroit banale et sentimentalement exagérée. Wiechert pose la question de l'éducation de manière plus complexe, comme un va et vient de haut en bas dramatique dans la relation interne d'une série de gens, où la commandante qui accomplit l'éducation du héros a elle-même à surmonter de sévères crises intimes.

Le fait que les deux auteurs négligent la problématique fasciste et la réponse fasciste à celle-ci, génère chez les deux, par nécessité artistique, ce milieu « hors du temps » dont nous avons déjà parlé. Leur polémique morale contre le fascisme n'est donc pas directe, elle n'est pas une tentative de réfutation, une dénonciation de la démagogie communautaire fasciste, mais une ignorance de tout le mouvement fasciste.

Indubitablement, il s'agit là d'une *fuite* excluant la réalité fasciste et – d'un point de vue littéraire – d'une fuite excluant le roman d'époque fasciste, refusant l'exigence fasciste d'une actualisation de la littérature pour glorifier le système de

Hitler. Mais est-ce pour autant une opposition au fascisme ? Une telle question exige, tout particulièrement en ce qui concerne la conscience, la résolution, et la force de l'opposition une grande prudence et un grand scepticisme. Bien qu'on ne doive pas oublier que Goebbels et la presse qu'il dirige se sont plaints, toujours et encore, depuis longtemps déjà, de ce que les écrivains allemands n'avaient pas la volonté de fournir cette littérature d'actualité dont le fascisme a tellement besoin. Le caractère oppositionnel de ces livres doit donc être évalué très prudemment, bien que Wiechert, chez qui ces tendances apparaissent le plus sérieusement, ait déjà fait un séjour dans un camp de concentration fasciste.

En périodes de crise, les transitions entre fuite et opposition sont toujours fluctuantes. (Nous pouvons aussi observer de telles transitions chez d'autres écrivains, par exemple chez Fallada.)<sup>6</sup> Il s'agit là d'une fuite dans l'éthique individuelle pour résoudre tous les problèmes de vie des hommes. Cette fuite implique donc que l'écrivain et les hommes qu'il figure ne se considèrent pas comme engagés par la morale sociale dominante, qu'ils ne la voient pas comme la solution à leurs problèmes. Là-dedans s'exprime indubitablement une insatisfaction humaine profonde quant au système régnant, mais en même temps une faiblesse de cette insatisfaction sans issue.

Une telle fuite dans l'éthique individuelle, nous en avons déjà vécu une après la défaite de la révolution de 1848, ainsi

---

<sup>6</sup> Rudolf Ditzen, alias Hans Fallada (1893-1947), écrivain allemand. Il bénéficie d'une tolérance du régime nazi, avec des conditions matérielles assez précaires. Il souffre d'addictions à l'alcool et la morphine. On lui doit notamment : *Quoi de neuf, petit homme ?* (1932), trad. Laurence Courtois, Paris, Denoël, 2007, *Nous avons un enfant* (1934), trad. Paul Gentil, Paris, Albin-Michel, 1941, et en 1946 un très beau livre sur la résistance allemande antinazie, *Seul dans Berlin*, trad. A. Virelle et A. Vandevoorde, Paris, Denoël, 2002.

qu'après la déception relative à la fondation du Reich en 1871. Il faut assurément constater que dans cette fuite dans la solution individuelle, dont Wilhelm Raabe<sup>7</sup> fut le plus grand représentant littéraire de son époque, le malaise concernant le présent était exprimé socialement et historiquement beaucoup plus nettement et beaucoup moins d'ambiguïté que ce n'est le cas aujourd'hui.

Au manque de clarté des écrivains allemands d'aujourd'hui, la terreur fasciste prend donc indubitablement une grande part. Il serait néanmoins inexact de mettre le manque de clarté à 100% sur le compte de la terreur et de la censure. Pour un écrivain, il est toujours très difficile de dissimuler totalement sa véritable opinion. Aussi s'exprime très fortement dans les faits, chez Mechow comme chez Wiechert, leur conservatisme campagnard. On ne peut guère les compter parmi les antifascistes quelque peu conscients.

Toujours est-il qu'on ne doit pas négliger le fait que l'homme et l'humanité sont placés là au cœur, en opposition au mépris barbare de l'homme par le fascisme ; qu'au contraire de la glorification, précisément, des aspects barbares de la guerre impérialiste, la guerre est dépeinte comme un malheur, comme une source de confusions morales ; que, au contraire de l'exigence fasciste de mensonge et d'immoralité, il y a là, au cœur, une tendance à la véracité.

Il serait faux de tirer des conséquences de grande portée des humeurs oppositionnelles dissimulées dans de tels livres. Mais il serait également injuste d'ignorer le fait qu'une part sans doute non négligeable des écrivains allemands plus ou moins doués ont pour le moins ressenti un malaise à l'égard du fascisme, qu'elle n'a pas littérairement pris connaissance

---

<sup>7</sup> Wilhelm Raabe (1831-1910) cf. l'essai que Lukács lui consacre en 1939 dans le recueil *Réalistes allemands du XIX<sup>ème</sup> siècle* :  
<http://amisgeorglukacs.org/2017/02/georg-lukacs-realistes-allemands-du-19e-siecle.html>

de son idéologie, de sa propagande, qu'elle a cherché sur ses propres chemins des solutions aux problèmes humains de l'époque.

Tout cela paraît d'autant plus important que les deux romans ont été écrits et imprimés avant la guerre contre l'Union Soviétique. L'état d'esprit oppositionnel pusillanime de ces livres contre la glorification de l'« expérience du front », contre l'appel fasciste à la bestialité dans la guerre, a certes sûrement été balayé dans les larges masses par l'ivresse artificiellement suscitée par les premières semaines de guerre. Mais lorsque les défaites sanglantes des fascistes, les privations de l'hiver et l'insécurité de la vie ont aussi à ce stade entraîné dans l'armée allemande et dans le peuple allemand des ébranlements profonds et croissants, l'impact de ces humeurs oppositionnelles a bien aussi, au nom de l'humanité, gagné en importance. Est également important le fait que les auteurs commentés ici soient des conservateurs, qu'ils soient prisonniers de conceptions campagnardes bornées – qui inhibent leur opposition directe au fascisme. Il s'avère qu'en partant de toute vision du monde qui reconnaît l'humanité, on en vient obligatoirement, tôt ou tard, nécessairement à une contradiction avec le fascisme, à un conflit. Car la confusion morale par la participation à la guerre impérialiste (le rejet de la légende de l'« expérience du front ») figurée dans ces romans est une idylle harmonieuse en comparaison de cette destruction de toute moralité que la conduite fasciste de la guerre a présenté à tous les soldats comme la matérialisation de la légende de l'« expérience du front ». Wiechert et Mechow ont là contre – même si c'est pusillanime et indirect, mais néanmoins par avance – réagi négativement.

1942